

L'OFFICIEL

PARIS

N°18 JUIN-JUILLET-AOÛT 2016

Art



L 15085 18 - F: 10.00 € - RD

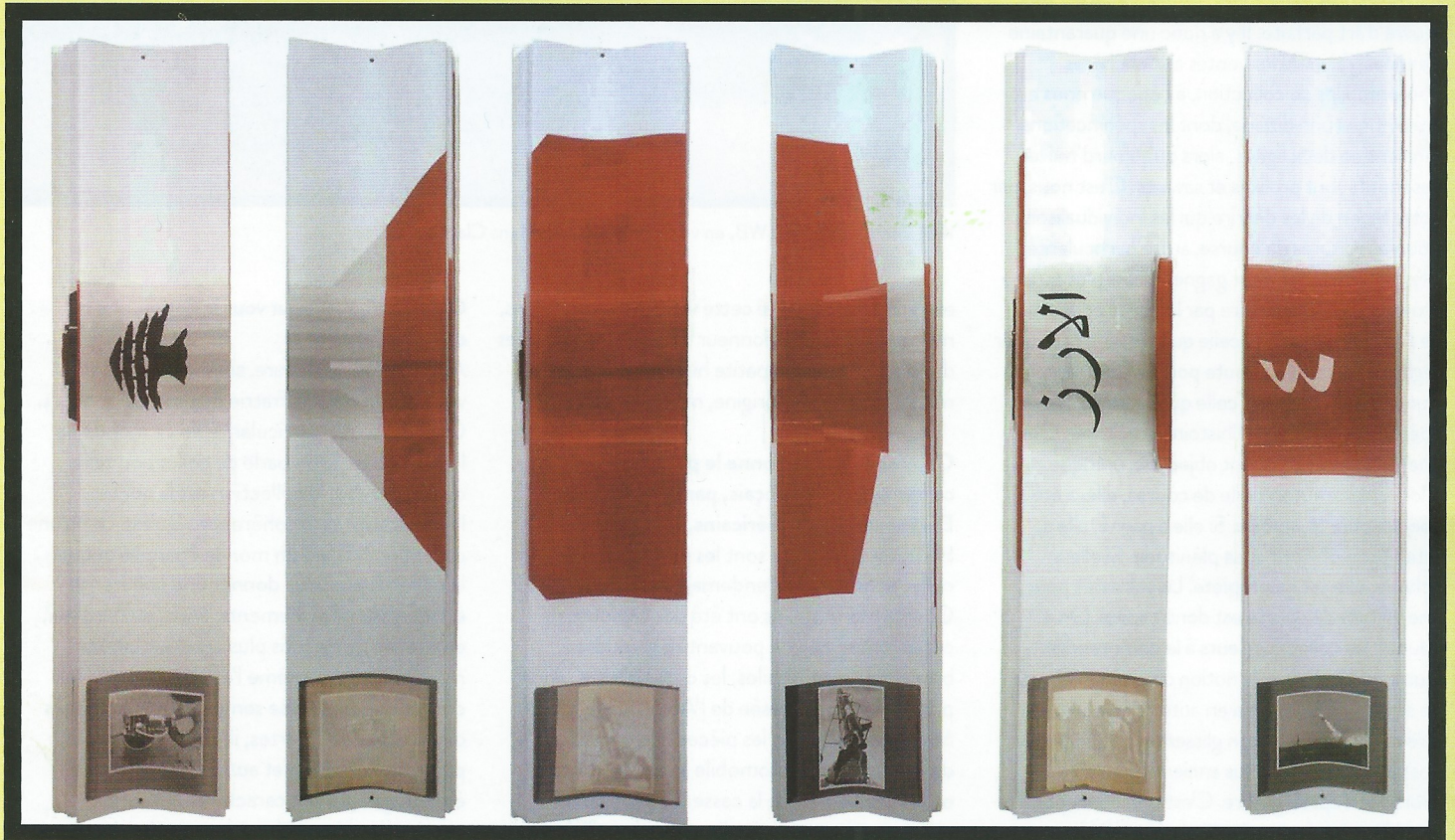
ALEX DA CORTE

AI WEIWEI / BERTRAND LAVIER / RACHEL ROSE / DANIEL BUREN
LOS CARPINTEROS / LARA SCHNITGER / BEAT GENERATION
CLAIRE TABOURET / ANDRE KOMATSU / ANNE ET PATRICK POIRIER



HIER EST DEMAIN

EXPLORER LE TEMPS ET L'ESPACE, L'HISTOIRE ET LE LIEU FIGURE AU CŒUR DU TRAVAIL DE **JOANA HADJITHOMAS ET KHALIL JOREIGE** (NÉS EN 1969 AU LIBAN). FICTIONS, DOCUMENTAIRES, PHOTOGRAPHIES, TEXTES ET INSTALLATIONS CONCOURENT À EXPRIMER LA FORCE D'UNE VISION QUE LE **MUSÉE DU JEU DE PAUME** ACCUEILLE ET MET EN SCÈNE. *L'OFFICIEL ART* FAIT RÉAGIR LES ARTISTES ET **MARTA GILL**, DIRECTRICE DU MUSÉE ET CO-COMMISSAIRE DE L'EXPOSITION.



Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, *L'Album du Président, 2^e partie de The Lebanese Rocket Society*, 2011. 32 impressions numériques, chacune pliée en 32 fois et montée sur bois. Coproduction Sharjah Biennial 10. Sharjah Art Foundation, Sharjah.

L'OFFICIEL ART : Vos origines et votre parcours personnel imprègnent le travail que vous développez depuis de nombreuses années, comment parvenez-vous à puiser inlassablement dans l'histoire (la vôtre, donc, mais celle universelle) en renouvelant votre regard ?

JOANA HADJITHOMAS ET

KHALIL JOREIGE : Notre recherche se nourrit d'abord de notre vie, des rencontres que nous faisons, de ce qui se passe autour de nous. On part souvent de documents personnels ou politiques, d'archives, de récits familiaux. On s'intéresse particulièrement aux anecdotes au sens étymologique du terme, c'est-à-dire des histoires tenues secrètes. Elles doivent être symptomatiques d'un moment et d'une

possibilité d'exister en dehors de l'Histoire officielle écrite par les vainqueurs. Ces histoires doivent d'abord nous surprendre, puis nous permettre de déplacer notre regard sur les situations et les contextes dans lesquelles nous vivons. Interroger de façon politique et poétique les images que nous produisons et leur nécessité aujourd'hui est pour nous essentiel. Il y a au centre le besoin de trouver "les raisons de croire en ce monde" comme dirait Deleuze.

Histoire vécue (images d'archives), et histoire construite se mêlent pour donner vie à une nouvelle entité, où l'invisible, le non-dit, exposent une vérité des hommes, du monde et de son impérieuse violence répétitive.

Vos œuvres forment-elles un corpus organique qui s'enrichirait au fil du temps, à la manière d'une œuvre globale ?

Nous nous voyons parfois comme des chercheurs. Et l'image est au centre de nos recherches. Quand nous commençons à nous intéresser à un sujet (la façon dont la violence affecte l'image, la trace et l'absence, l'aventure spatiale libanaise, les arnaques sur Internet, la poésie pour contrer le chaos du monde...), nous explorons les choses à travers plusieurs mediums qui ont des temporalités différentes et qui se nourrissent mutuellement : l'art, le cinéma, l'écriture, la performance... Ces apports nous intéressent. C'est peut être dû au fait d'être autodidactes, de travailler et de vivre

ensemble. Pour nous, la recherche artistique est un projet de vie. On peut relier toutes nos recherches, tous nos sujets, à une même démarche globale qui interroge notre rapport au monde et aux images, notre possibilité d'exister aujourd'hui en tant que sujet pensant.

Vous avez déclaré “Il s'agit d'un travail sur notre présent et non sur le passé” : explorer le passé et y puiser vous permet-il de vous inscrire dans le présent ?

Nous ne sommes pas du tout des personnes nostalgiques. Mais parfois certains éléments du passé reviennent nous hanter et nous imposent d'y retourner. Ce qui nous intéresse, c'est notre présent mais lorsque l'on sent une rupture, quand se forme une brèche temporelle, on ressent le besoin d'invoquer l'Histoire. Revenir à un projet spatial des années 1960 totalement oublié aujourd'hui et le réactiver au présent. Ou réfléchir à l'empire ottoman et à l'héritage géographique et politique qui continue d'influer aujourd'hui nous semble important pour comprendre ce que nous vivons. L'histoire nous intéresse aussi lorsqu'elle nous permet, dans les différentes modalités de sa réactivation, d'élargir notre territoire, de lutter contre le rétrécissement des possibilités. Un peu à la manière de l'installation vidéo qui donne son titre à l'exposition, cela permet également dans les temps troubles de chaos, de perte de sens que nous avons le sentiment de traverser de “Se souvenir de la lumière”.

Comment s'est organisée la mise en œuvre de cette ambitieuse exposition en coproduction, dont vous partagez le commissariat avec les artistes, Hoor Al Qasimi (Sharjah Art Foundation), Anna Schneider (Haus der Kunst, Munich) et José Miguel G. Cortés (Institut d'art moderne de Valence, Espagne) ?

MARTA GILI : J'ai découvert le travail de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige en 2008 avec leur film *Je veux voir*. Je me suis immédiatement intéressée à leur démarche et, en 2014, je leur ai proposé de collaborer à travers une exposition personnelle au Jeu de Paume. Les partenaires se sont manifestés très vite, car Hoor Al Qasimi, directrice de la SAF, et Okwui Enwezor, directeur de la Haus der Kunst, connaissaient et appréciaient de longue date le travail des artistes. En 2015, José Miguel G. Cortés, qui venait de prendre la direction de l'Ivam, m'a exprimé son souhait de rejoindre le projet en présentant l'exposition de Hadjithomas & Joreige à Valence. En effet, sa programmation s'articule autour de la création artistique méditerranéenne, et il est très sensible à l'approche que ces artistes franco-libanais ont de l'image et de leur propre culture.

Comment situez-vous l'œuvre du duo d'artistes (tous deux nés en 1969) au regard de la génération qui leur est contemporaine ?

Hadjithomas & Joreige font partie d'une génération d'artistes qui interrogent en permanence le statut des images, et qui travaillent avec des archives ou des images trouvées. Mais ce qui est caractéristique de leur pratique, c'est leur rapport aux conflits et aux représentations. Il ne s'agit pas pour eux de montrer les images des conflits, mais plutôt de réfléchir à la manière dont les images sont transformées par la guerre et la violence, comment leur sens glisse, se donne à lire autrement.

Se souvenir de la lumière et Smyrne sont deux œuvres commandées pour cette exposition, quel dialogue avez-vous mené avec les artistes dans la réalisation de ces œuvres ?

Se souvenir de la lumière, qui a donné son titre à l'exposition présentée à Paris, est une coproduction des artistes et de la Sharjah Art Foundation, laquelle a également produit *Smyrne* avec le Jeu de Paume. Une des missions centrales du Jeu de Paume est l'aide à la production de nouvelles œuvres pour chaque exposition. Cela fait partie intégrante de la



Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, *Dust in the Wind, Cedar 4, 6^e partie de The Lebanese Rocket Society*, 2013. Tirage chromogène sur Diasec et plexiglas sculpté.

discussion autour des contenus de l'exposition : pour nous, une exposition monographique doit construire un discours qui ne retrace pas seulement le parcours d'un ou d'une artiste, mais qui ouvre aussi des perspectives dans le présent et dans le futur. Dans les vidéos *Se souvenir de la lumière* et *Smyrne*, on retrouve de façon différente toutes les questions à l'œuvre chez les artistes : la tentative de donner corps à ce que l'on ne voit pas, l'apparition et la disparition des images ainsi que les images rémanentes, celles qui restent dans notre mémoire, même si ce n'est que de manière évanescence, sous forme d'évocation poétique et imaginaire.

À VOIR

“Joana Hadjithomas & Khalil Joreige, *Se souvenir de la lumière*”, jusqu'au 25 septembre, Jeu de Paume, place de la Concorde, Paris 8, T. 02 47 21 61 95 ; www.jeudepaume.org